1

A. Dupront (Montpellier)

ETAT RELIGIEUX DU DIOCESE DE MONTPELLIER A LA FIN DU XVIIe SIECLE

Cette communication ne correspond pas à une entière étude du sujet, mais au dépouillement du « Mémoire donné par l'évêque de Montpellier à tous les curés de son diocèse » en 1684 et des « Etats de paroisse vérifiés par Monseigneur l'évêque » au cours de sa visite en 1688 (Archives départementales de l'Hérault G. IV, n° 15 et n° 16, 7 et 6 registres in-4°).

Les résultats de ce dépouillement paraissent, dans une vue d'ensemble, être les suivants :

1° Malgré l'état d'abandon de beaucoup de lieux de culte, dont les autorités religieuses et civiles ne se mettaient pas d'accord pour assumer les frais d'entretien, il y a une réalité de la réforme catholique, sensible dans la préoccupation du bon état des lieux du culte, du mobilier liturgique et l'inventaire de la pratique religieuse.

On peut y saisir sur le vif la réalité modeste mais sûre d'une Contre-Réforme, tardive en France, comme on le sait.

2° Un grand nombre de renseignements est fourni sur la réalité et l'existence de ce clergé, dont il est évident qu'il est nombreux, instable, encore gyrovague et à peine formé par l'organisation neuve des séminaires.

3° Un particulier souci, avec un progrès très net entre les deux états de 1684 et de 1687, dans le sens d'une importance plus grande attachée à la chose, se manifeste pour ce qui concerne l'école. Nombre de localités ont même deux écoles et une statistique commence à s'établir de la fréquentation scolaire, avec une discrimination particulière des enfants des nouveaux convertis.

4° Le trait, peut-être le plus caractéristique des profondeurs d'une vie religieuse, se manifeste dans l'oubli évident, dans les réponses des curés, des traditions de leur paroisse, soit en ce qui concerne leur église même, soit pour les lieux de culte et de dévotion. On les sent déracinés par rapport à une tradition de vie religieuse liée aux cultes locaux. Ceci est sûrement l'effet des luttes religieuses si âpres au XVIe siècle en ces pays et une autre de ces épreuves connues par ce Languedoc Méditerranéen pour le couper de ses sources.

"Congrès d'Histoire de la France méditerranéenne" (mai 1949), Valence, Imp. Réunies, 1950.

Echo de N-D du Suc
Octobre-Déc 1955

2

Le Pèlerinage

Notre-Dame du Suc « Secours des Chrétiens »

Notre-Dame du Suc fut toujours regardée en nos Cévennes, comme la « *Protectrice du soldat* ». Déjà, elle protégeait *Jean de Grillet*, Seigneur de Brissac qui combattait près du Golfe de Lépante, sous la conduite de Don Juan d'Autriche, tandis que la Comtesse de Grillet « s'en venait, tous les samedis, prier au Suc pour son fils qui luttait contre l'infidèle »... En 1740, dans la guerre que « *le roy de France eut pour rétablir le roi Stanislas sur le trône de Pologne, M. le Comte de Ganges se trouvant avec sa compagnie entouré des ennemis et voyant qu'il ne pourrait échapper, s'adressa avec foi à N.-D. du Suc...* » et il fut délivré !

Quelques années auparavant, « *M. de Villevieille, capitaine dans le régiment du roy, mis par sa mère de Roquefeuil sous la protection de N.-D. du Suc, ressentit les effets de sa puissante protection : les boulets de canon, comme il me le dit lui-même* (cité par l'abbé Fabre, premier historien du Suc) *ronflant autour de sa tête, il estait aussi tranquille que s'il estait au milieu d'une place à se promener ; il reçut dans le siège de Prague un coub de mousquet dans sa poitrine dont il ne ressentit qu'une legere meurtrissure. Sa mère me priait souvent d'aller dire des messes au Suc pour la conservation de son fils, elle y venait avec nous faire ses dévotions. Madame la duchesse d'Esterassi n'attribuait qu'à N.-D. du Suc le salut de M. le Duc, son mari, parent de la reine de France et colonel d'un régiment de houzards ; j'eus l'honneur de l'accompagner* (dit toujours l'abbé Fabre) *dans ses dévotions à Notre-Dame et de lui donner à souper aussi bien qu'à madame de Vivens, du Vigan, qui l'accompagnait.* »

Aussi, nombreux furent les soldats qui se mirent sous la protection de notre Madone lors de la campagne de Crimée en 1855, la guerre d'Italie en 1858, alors que *l'abbé Ranquier* soutenait le courage des pèlerins en s'écriant : « *Oh ! chers pèlerins, prions Notre-Dame du Suc de veiller sur ceux que nous aimons tant, que sa main les protège et les défende, qu'ils nous reviennent tous sains et saufs et triomphants.* »

Après 1870, *l'abbé Bonnal*, curé de Brissac, écrivait : « *Jacob voyait les Anges qui montaient et qui descendaient sur l'échelle mystérieuse. Ce spectacle nous l'avons vu se renouveler constamment sous nos yeux durant la période de la guerre... J'estime à trente mille le nombre des fidèles venus au Suc durant l'année* 1870. » Rappelons seulement un fait qui prouve la protection de N.-D. du Suc : deux cents jeunes hommes de Sumène se recommandèrent à notre Madone au départ de la campagne de 1870. Ils revinrent tous sains et saufs après la guerre, à l'exception d'un pauvre protestant.

Les Grandes Guerres mondiales de 1914 et 1940 sont trop récentes pour que chacun ne connaisse des faits merveilleux attribués à Notre-Dame du Suc en faveur des soldats qui lui étaient recommandés et que *M. le chanoine Poitevin* a si souvent rappelé aux foules qui se pressaient aux pieds de la Reine des Cévennes en ces temps de grande calamité publique !

C'est confiants en la protection de Notre-Dame que, nombreux sont venus, surtout en ce mois d'octobre, consacrer, selon le vœu de St Pie V, à Marie « Secours des Chrétiens » tous ceux qui avaient « *un soldat* » envoyé en Afrique du Nord ! Combien qui, en gravissant la sainte montagne, pèlerins isolés ou en famille, ont communié aux sentiments qu'exprimait en 1917, notre poète *Gaston de Laroque-Aynier :*

« Portant le poids trop lourd de mon âme trop lasse,
Je suis venu vers toi, dans ce matin d'hiver,
Demander d'être fort dans l'orage qui passe
Et qu'il n'en reste rien qu'un souvenir amer.

Du péché sur mon cœur, des balles sur ma chair
Ecarte la morsure et rends inefficace
L'assaut des ennemis et celui de l'enfer,
En ouvrant ton manteau pour m'y faire une place.

S'il faut mêler mon sang à celui de ton Fils
Pour l'immense rançon des fautes de jadis,
Ferme du moins mes yeux sur un jour de victoire.
Et quand j'aurai conquis les éternelles gloires,

Parmi tous ceux que j'aime, en mère incline-toi
Vers les petites mains qui se joindront pour moi. »

De nombreux soldats « envoyés en Afrique du Nord » se sont fait inscrire sur le « *Livre d'Or* » de la Basilique. On peut toujours envoyer les inscriptions à M. le chapelain qui recommandera nos chers soldats à la protection maternelle de Celle qui reste plus que jamais « *le Secours des Chrétiens* ».

PÈLERINAGE DU SOUVENIR

La journée traditionnelle de *prières pour les Morts* connut, cette année, une affluence particulière. Le 15 *octobre*, coïncidant avec un samedi permit aux jeunes travailleuses, faisant « semaine anglaise », de participer à ce pèlerinage du souvenir. De bonne heure, les confessionnaux furent envahis et depuis 7 heures du matin, les messes se succédèrent sans interruption jusqu'à la Grand'Messe de Requiem chantée avec diacre et sous-diacre par *M. le chanoine Combès*, curé de la Basilique St-Aphrodise de Béziers. *M. l'abbé Nègre*, curé-doyen de Ganges, présida les offices et ce fut *M. l'abbé Baron*, curé de La Peyrade, qui, commentant la prière que nous adressons si souvent à Marie : « *Priez pour nous... à l'heure de notre mort* », nous fit sérieusement réfléchir

3

Encyclopédie MARIA

Diocèse de MONTPELLIER **Hérault**

Vierges couronnées :

N.-D. des Tables, à Montpellier (1889).
N.-D. du Peyron, à Clermont-L'Hérault (1913).
N.-D. du Suc, à Brissac (1935).

Autres pèlerinages :

N.-D. de Capimont, à Lamalou-les-Bains.
N.-D. de Grâce, à Serignan.
N.-D. du Grau, à Agde.
N.-D. des Neiges, à Rieussec.
N.-D. de Pitié, à Mougères, par Caux.

Le Midi 20 avril 1974

Après une « apparition »

LE SEIGNEUR NE CONSTRUIT PAS SON ÉGLISE SUR L'EXTRAORDINAIRE rappelle l'évêque de Montpellier

Les catholiques du diocèse de Montpellier ont été invités par leur évêque, Mgr Cyprien Tourel, à garder « *une attitude réservée et de grande prudence* » à l'égard de « *manifestations exceptionnelles* ». Le message de l'évêque, signé également par son auxiliaire, Mgr Jean Orchampt, fait suite aux déclarations du curé de Castelnau de Guers (Hérault) et de certains de ses paroissiens qui affirment avoir vu apparaître la face du Christ sur un voile recouvrant le ciboire, dans leur église le vendredi saint 12 avril.

« *Le Seigneur ne construit pas son Eglise sur l'extraordinaire*, poursuivent les deux évêques. *Il la construit par le patient travail de Sa grâce au cœur des hommes.* »

« *Les journaux, la radio et la télévision ont jeté un certain émoi parmi vous*, écrivent-ils encore dans leur message : *le Christ de la Passion serait apparu dans un petit village du diocèse. En soi, il n'y a rien d'impossible à cela. Si le Seigneur le veut, Il peut se faire percevoir de manière spéciale, et certains saints en ont porté témoignage. Mais au long de l'histoire de l'Eglise, très souvent ce que l'on a tendance à qualifier d'apparition a été par la suite expliqué autrement.* »

Près de Montpellier

LA CATHÉDRALE DE MAGUELONE EST RENDUE AU CULTE

VIII.65

(*De notre corresp. particulier.*)

Montpellier, août. — La cathédrale de Maguelone, cette église des sables qui dresse ses voûtes harmonieuses entre la mer et les étangs du Languedoc, vient d'être rendue au culte. Pendant les vacances, l'augmentation de la population de Palavas-les-Flots — environ trente mille habitants en cette période de l'année — ne permet plus à l'église paroissiale et à Notre-Dame-de-la-Route, construite il y a à peine quelques années, de recevoir la foule des fidèles aux messes du dimanche. Mgr Tourel, évêque de Montpellier, a donc pris la décision d'ouvrir à nouveau l'ancienne cathédrale de son diocèse.

Sur l'emplacement actuel de Maguelone s'élevait une ville gallo-romaine que Charles Martel détruisit complètement en 737 pour en chasser les Sarrazins. C'est l'évêque Arnaud 1er qui rétablit à Maguelone le siège épiscopal et entreprit la reconstruction de la cathédrale sur l'emplacement même de l'édifice ruiné par Charles Martel. La dédicace eut lieu en 1054. De cette époque subsistent la nef et la chapelle de saint Augustin. Au XIIe siècle, la cathédrale atteint son point de perfection et ne sera plus transformée. En 1536, le siège épiscopal est transféré à Montpellier. L'édifice et ses annexes sont vendus avec une clause exigeant leur destruction, car les chanoines quittaient ces lieux austères sans esprit de retour. La cathédrale échappa à la destruction, servit de forteresse, puis après deux siècles d'abandon total fut intelligemment restaurée par M. Frédéric Fabrège et classée monument historique en 1840. On y célébra, en de très rares et très exceptionnelles circonstances, quelques offices, mais c'est le tourisme moderne qui devait redonner à l'église déchue son rôle premier de maison de Dieu. — R. B.

L'énigme de *Montpellier* n'est pas la moins attachante. Nulle part ailleurs ne se montre aussi clairement l'opposition entre images orthodoxes et images populaires. Tout le monde, à Montpellier, se rappelle encore l'image disparue à la Révolution, le palladium de la cité, Notre-Dame des Tables, la « Magestat antiqua », « la Nègre ». Selon l'historien Gariel, qui écrivait au XVIIe siècle, c'était « une statue de bois noir, luisant, incorruptible, répandant une odeur très douce et très charmante, en tout semblable à la statue de Notre-Dame du Puy ». C'est elle et nulle autre dont le pape Jean VIII attesta les miracles dès 878, qui sauva plusieurs fois Montpellier de la sécheresse et de la peste, et qui vit à ses pieds neuf papes et onze rois.

« Rêveries, répondent les archivistes ; nous vous montrerons un texte du XVe siècle qui la décrit comme étant « de carnation » ; nous conservons un registre des ouvriers employés à l'église des Tables de 1479

E. SAILLENS,
Nos Vierges Noires
Paris, 1945

à 1658, et vous verrez sur la couverture en parchemin une madone au teint normal. Louis XIII plaça Notre-Dame des Tables dans les armes de la ville en 1627 ; lorsque la Restauration, en 1826, rétablit ces armes, l'ordonnance stipula qu'il y figurerait « une Notre-Dame de carnation, telle qu'elle était en 1627. » — Et pourtant le peuple se rappelle fort bien que Nostra-Dama des Taoulas était aussi « la Nègre ». Cet étrange dualisme se retrouve en 1873. Cette année-là, le curé Vinas, qui s'était consacré à relever le culte de Notre-Dame des Tables, alors qu'elle n'avait plus ni église ni statue, se rendit lui-même à Carrare, pour y commander une madone blanche comme neige. Mais Montpellier manifesta, dit Mlle Guiraud, auteur d'une excellente monographie (Montpellier, 1885) « une opposition complètement inintelligente du passé. »

Mlle Guiraud ne peut pas avoir ignoré l'énigme, mais elle s'en tire adroitement. Selon elle, le comte Guilhem V, partant pour la croisade en 1098, se voue à la Vierge des Tables et la fait peindre sur son écu telle qu'elle devait figurer plus tard sur les armes de la ville ; son fils Guilhem VI, croisé à son tour, revient de Palestine avec une statuette de bois noir apportée du ciel par les anges. Malheureusement, nous n'avons aucune preuve que les choses se soient passées ainsi. Gariel, à qui se réfère Mlle Guiraud, ne prétend pas rapporter mieux qu'une tradition parmi d'autres, et ne sait pas lequel des comtes était supposé avoir apporté la Vierge noire. Ce que Gariel sait bien, c'est qu'en 1327 un orfèvre guéri d'un lupus exécuta une réplique d'argent doré et *bruni*, image qui se voyait encore à côté de son modèle du temps de Gariel. Gariel nous décrit l'église, avec ses douze chapelles, sa crypte, le peuple de petites statuettes qui entourait la Magestat antiqua et la « Vierge de l'orfèvre », mais il ne dit pas un mot d'une madone de carnation.

Que disaient donc les autres traditions ? Elles disaient qu'au moment des invasions arabes, au VIIIe siècle, des chrétiens venus de Maguelone ou d'Espagne s'étaient réfugiés dans une vallée sauvage entre les deux villages de Montpellier et Montpelliéret. Sur une colline voisine, dite du Verrou, ils avaient élevé une chapelle pour une statuette noire qu'ils avaient apportée avec eux, ou qu'ils avaient trouvée sur place

dans les ruines d'un temple à Vesta. (D'après une autre version, ils avaient d'abord déposé leur statuette dans une ville voisine appelée Sextantion.) La chapelle située entre les deux villages avait attiré les marchands et les tables des changeurs ; un village nouveau avait grandi, et les trois localités s'étaient amalgamées sous le nom de Montpellier et sous l'égide de Notre-Dame des Tables.

L'histoire et l'archéologie confirment la plupart de ces données. Le sous-sol de Montpellier n'a livré aucun vestige antique ; la cité semble remonter au xe siècle seulement, et avoir commencé par une chapelle entre deux paroisses ; un quartier s'appelle Valfère, *Vallis fera*. Sextantion était une ville importante; si le village de Castelnau la recouvre aujourd'hui, elle avait encore quatre églises au xiie siècle ; or elle remontait très haut ; ses bas-reliefs sont gréco-ibères. Sextantion, sous un nom qui nous est inconnu, avait été une étape de l'itinéraire d'Héraclès. Une divinité favorite de Sextantion était Pluton. La colline déserte et la vallée sauvage étaient à deux mille pas de Sextantion. S'y trouvait-il un temple, ou mieux, un bois sacré, voué à quelque Déméter ? Il est curieux que la tradition ait parlé de Vesta. On objectera que Montpellier n'a pas livré de restes antiques ; mais un temple isolé, si temple il y eut, ne pouvait guère laisser de traces. Il a pu exister à Montpellier une Vierge blanche, seule officielle, qui n'aurait pas survécu aux fureurs des huguenots. La Magestat disparut en effet en 1561, pour reparaître, à ce qui fut assuré, en 1608. Une autre image, officielle mais moins aimée, avait peut-être disparu sans retour.

L'église avait été pillée deux fois en 1561. Elle fut démolie en 1581, rebâtie en 1601, détruite encore en 1621, encore rebâtie en 1651. Détruite une troisième fois en 1797, elle fut rasée en 1806. Il existe aujourd'hui une nouvelle Notre-Dame des Tables, récemment promue basilique. Aucune autre église de France n'a connu de pareilles alternatives. On ne trouve nulle part non plus une statue noire niée, pour ainsi dire, par une statue blanche depuis le xve siècle. Est-il certain que l'abbé Vinas, en commandant sa Majesté de marbre blanc, ait clos le débat pour toujours ?

Notons, en terminant, que les chapelles de Notre-

Echo de N.D. du Suc
Brissac (Hérault)
(Août-Sept. 1967)

Auprès du rocher miraculeux...

Les pèlerinages du Printemps 1967, aussi nombreux que les années précédentes, se sont déroulés dans la piété coutumière, avec cependant — comme il convient — le caractère propre à chacun.

LE LUNDI DE PAQUES, 27 MARS, LA VALLÉE DE LA BUÈGES « ouvre le Suc ». C'est le pèlerinage de la joie pascale où fraternellement se rencontrent et s'unissent au « champ du Couronnement », pour la marche mariale, pèlerins de Saint-Jean, de Saint-André, de Pégairolles et de Montpellier, sous la conduite de M. l'Abbé Rodier, tout à la fois pasteur de la Buèges et responsable de jeunes dans la banlieue montpelliéraine.

Alors que la Séranne revêt sa parure printanière et se pare des premières fleurs champêtres, les pèlerins du Suc se pressent en ce jour très nombreux, plus nombreux peut-être que de coutume, car les incidences liturgiques veulent que ce soit aujourd'hui, le premier rassemblement de l'année.

M. le Curé de Saint-Jean célèbre la première messe au cours de laquelle M. le Chapelain prend la parole. Le Père Coste préside la grand'messe et donne l'homélie.

Venu tout jeune, en notre sanctuaire, M. le Curé de Castelnau ne manque pas d'évoquer avec émotion ses souvenirs d'enfance et s'inspire des textes conciliaire pour exposer à ses auditeurs la doctrine mariale de l'Eglise. Il met en évidence que la Vierge, non seulement en tant que Mère très sainte de Dieu, présente aux mystères du Christ, mais aussi en tant que Mère de l'Eglise, est légitimement honorée d'un culte spécial sans qu'il puisse rejeter dans l'ombre ou diminuer le culte d'adoration qui est rendu à l'unique, médiateur le Christ.

Signalons la participation importante et active des hommes et jeunes gens aux offices et chants liturgiques ainsi que leur nombre imposant à la communion.

* * *

La célébration de LA FETE PATRONALE DE LA BASILIQUE, placée sous le vocable du mystère de l'ANNONCIATION, revêt, chaque année, l'ampleur d'une manifestation de foi de toute la région. Bien que reportée, cette fois, au LUNDI DE QUASIMODO, 3 AVRIL, paroisses des Cévennes, des Causses et de la

Plaine ont amené de forts contingents de pèlerins au point d'emplir notre vaste église d'une assistance recueillie et priante.

La veille au soir, à partir de 21 heures, prières chants, et méditations se succèdent sans interruption jusqu'aux premières heures du jour suivant, assurés par un groupe fervent, toujours fidèle. M. le Chapelain est aidé, en cette veillée sainte, par M. le chanoine Nègre, et MM. les Abbés Serre et Delenne qui assurent avec la présidence des divers offices de nuit, l'important ministère des confessions.

Lorsque, à 7 heures du matin, le carillon de Brissac se met en branle, la procession se forme sur le plan de l'église paroissiale. C'est le signal de la ruée des pèlerins qui, d'heure en heure, affluent de toutes parts. M. l'Abbé Bertrand, desservant de Madières, célèbre la messe de 8 heures 30 et M. le Chapelain souhaite la bienvenue aux premiers arrivants. La récitation d'un premier chapelet prépare l'assistance à la messe solennelle de 10 h 30 qui doit être le point culminant de la journée : messe présidée par Monseigneur Raffit, archiprêtre de Montpellier, avec lequel vont concélébrer six confrères : deux représentants des prêtres, enfants de Notre-Dame du Suc : M. l'Abbé Héran de Brissac et M. l'Abbé Serre de Cazilhac, un Curé des Cévennes : M. l'Abbé Delenne de Montdardier et trois curés de la Plaine : M. l'Abbé Audiguier de Viols, M. l'Abbé Grèze de Teyran et le Père Albouy de Tréviers. Au début de la cérémonie, Monseigneur l'archiprêtre précise le sens de la concélébration et après l'évangile, prononce l'homélie. Il prend pour thème de son discours : Marie, Mère admirable. Avec une éloquence prenante et une richesse d'expression qui lui sont coutumières, l'orateur sacré s'attache à nous donner les raisons de notre admiration pour la Vierge et précise la manière dont elle doit se manifester. Il se réserve de développer ce second point dans l'allocution du soir qu'il consacre à la confiance que doivent avoir pour leur Mère du Ciel, les enfants de la terre que nous sommes.

En plus de ceux que nous avons déjà mentionnés, précisons que MM. les Abbés Dougnac, doyen du Caylar, Favalleli, curé de St-Michel, Cayron, curé de St-Bauzille, Cazet, prieur de Laroque, Rousset, curé de Lédignan, Léonard, curé de Pompignan, ont participé à ce pèlerinage qui a rassemblé toutes les paroisses de la région aux pieds de la Reine des Cévennes.

* * *

C'est à un rassemblement familial que sont conviés, LE MARDI 25 AVRIL, les habitants du CAUSSE-DE-LA-SELLE.

Quand, au chant des Litanies des Saints, la procession que préside M. l'Abbé Rodier, arrive au portail de la basilique, les paroissiens de Brissac s'apprêtent déjà à quitter le Suc après la messe, célébrée comme chaque année de temps immémorial par leur curé, pour la préservation de la grêle. Dans une église, aujourd'hui trop grande, c'est toute la population de cette chrétienne paroisse qui se groupe autour de Marie. Seuls manquent à l'appel, les malades et infirmes et ceux que des obligations urgentes

ont retenus chez eux. Mais, ceux-là mêmes sont présents par le cœur et d'intention, car leur cher pasteur ne manque pas, au cours des divers offices, d'évoquer leur souvenir et de faire prier pour eux. La grand'messe est célébrée par M. l'Abbé Joseph Coulet qui, s'absentant pour un jour des six paroisses dont il a la charge dans les vallées de l'Orb et du Jaur, veut apporter à Notre-Dame du Suc le salut de Notre-Dame de Trédos dont il est le gardien. Son homélie, empreinte de dynamisme communicatif, est une exhortation pressante à l'apostolat des laïcs qui doit faire de chacun d'eux, en son milieu et état de vie, des témoins authentiques du Christ, à l'exemple de Marie, modèle de foi, de vertu et de charité. Après l'office vespéral, et avant les adieux à Notre-Dame, Le Causse n'a pas oublié le traditionnel « *Iste confessor* » à la chapelle de Saint Joachim.

* * *

A quelques jours de là, LE LUNDI 1er MAI, le pèlerinage de GANGES se place sous le signe du travail. Comme devait le souligner le M. Chapelain dans son allocution de bienvenue, à la messe de 8 h 30, Ganges — qui pour les villages environnants est non seulement centre d'attraction et de loisir aux jours de repos, mais encore et surtout centre de travail où se rendent, pour gagner leur pain, nos populations laborieuses et, pour parfaire leur instruction, nos adolescents en quête de savoir — Gange ne pouvait choisir de meilleur jour que le 1er Mai pour son pèlerinage à Notre-Dame du Suc qui est, de son côté, centre régional d'attraction spirituelle.

Toujours fidèles à « la marche mariale » un groupe important de Gangeois tient à gravir à pied la montage, depuis l'église de Brissac dont les cloches sonnent à toute volée. Une heure durant, M. le doyen anime chants et prières jusqu'à l'arrivée à la basilique. C'est M. le Chanoine Nègre qui préside lui-même les offices de la journée et M. l'Abbé Thomas, curé-doyen de Sumène donne le sermon de la grand'messe. A pareil jour, M. l'Abbé Thomas ne pouvait qu'exposer la doctrine chrétienne du travail. Il insiste sur la noblesse et la valeur du travail et se fait particulièrement éloquent quand il montre à son nombreux et attentif auditoire le sens qu'un chrétien doit donner aux expressions familières « gagner son pain »... « gagner de l'argent » insistant avec force sur le respect que nous devons au pain et l'emploi que nous devons faire de l'argent.

A l'absoute qui clôture les offices de la matinée, un souvenir spécial est réservé aux victimes du travail. C'est encore les graves problèmes : garantie de l'emploi, justice sociale, salaires, chômage, etc. que recommande aux intentions des pèlerins M. le doyen en commentant les mystères du Rosaire, au début de l'après-midi.

Les offices d'une ordonnance parfaite, grâce à la belle couronne d'enfants de chœur qui entourent l'autel et les chants brillamment exécutés sous la direction du maître de chapelle de Ganges

donnent à cette journée de prière une splendeur digne des travailleurs qui s'étaient assemblés en ces lieux bénis autour des trois glorieux artisans de Nazareth.

Tandis que les Gangeois regagnent leurs demeures, un car bitterois conduit à notre vénéré sanctuaire des pèlerins de Laurens, Faugères et Soumartre. La messe leur est assurée à 16 h 30, célébrée par M. l'Abbé Bernard Record et commentée par M. l'Abbé Pons, M. le Chapelain se fait une joie de retracer brièvement l'histoire du Suc et souligne les caractères particulier de notre dévotion mariale pour ces lointains pèlerins dont la plupart viennent ici pour la première fois.

* * *

Le dimanche suivant, 7 MAI, le pèlerinage de SUMÈNE ne le cède en rien aux précédents. Il se doit de glorifier Marie, au début de ce mois qui lui est consacré. Si la première messe, célébrée par M. le Chapelain, ne groupe que quelques personnes des alentours, la grand'messe de 10 h 30 voit la foule des grands jours se presser autour de l'autel où officie M. l'Abbé Thomas. Le prédicateur de la journée est M. l'Abbé Legal, aumônier de Lycées au diocèse de Nimes . Nous rappelant l'exhortation des Pères du Concile : « Que les fidèles se souviennent qu'une véritable dévotion ne consiste nullement dans un mouvement stérile et éphémère de la sensibilité, pas plus que dans une vaine crédulité : la véritable dévotion procède de la vraie foi qui nous conduit à reconnaître la dignité éminente de la Mère de Dieu et nous pousse à aimer cette mère d'un amour filial et à poursuivre l'imitation de ses vertus », le prédicateur ne cesse, aux divers offices, de camper devant nos yeux les exemples de recueillement, de fidélité, d'humilité, de pureté, de foi et de confiance que nous donne la Vierge. Il nous demande, les yeux fixés sur elle, de faire passer ses vertus dans nos vies.

Le mois de Marie ne pouvait débuter sous de plus heureux auspices.

* * *

C'est la paroisse de LAROQUE qui, le DIMANCHE 21 MAI, clôture cette première série de pèlerinages. A la presse locale nous empruntons le compte rendu de cette journée. « Il faut être Cévenol pour comprendre et aimer le Suc. Maurice Chauvet, dans son beau livre « Itinéraires au Pays d'Oc » n'admire pas notre vierge colossale de 16 mètres de hauteur et écrit que « le site écrase de sa beauté naturelle l'œuvre des hommes. « ... Nous, Cévenols, nous ne montons pas au Suc en touristes, mais en pèlerins, car si le tourisme est un phénomène social du XXe siècle, le pèlerinage est de tous les temps et nos ancêtres l'ont pratiqué pendant des siècles et on pourrait dire pendant des millénaires, si on en juge par les dolmens qui couronnent les crètes de la Séranne et par le chemin de St-Jacques qui la parcourt, « lou camin roumiou » comme on disait au Moyen âge.

Donc, nous, gens de Laroque, nous sommes montés au Suc très nombreux en famille, par ce dimanche ensoleillé de mai, sous la conduite de notre vieux prieur, si dévoué, et nous avons refait les gestes de nos pères : procession d'arrivée, chants traditionnels, grand'messe en latin, chapelet, vêpres, adieux à la Vierge. Aussi, M. le Chapelain, toujours bien inspiré, nous a montré le Suc, en nos temps de bruit et d'agitation, comme une oasis d'accueil de la Vierge, sous le signe de la fidélité, du silence et du recueillement, et nous a félicités de cette journée traditionnelle de foi et de prière. »

A ces lignes, nous ajouterons que le pèlerinage est, chaque année, l'occasion d'insister sur l'intention qui était chère à Monseigneur Duperray : la prière à Marie pour l'union des chrétiens séparés. Le souvenir du Père Portal, l'illustre enfant de Laroque, promoteur des « Conversations de Malines » nous rappelle, en ce sanctuaire où il fut miraculé, le devoir que nous avons de prier, comme le recommande le Concile, pour l'Œcuménisme. La prière est essentiellement notre tâche. Nous n'y manquons pas et, à chaque pèlerinage, une de nos intentions spéciales est celle de l'Unité.

Nous ne sommes ni experts, ni théologiens de valeur pour dialoguer avec nos frères séparés à propos de difficultés doctrinales ou canoniques. C'est à eux qu'incombe le soin de rencontres et de discussions qui « aboutiront un jour à la découverte des vérités de la foi et des exigences concrètes de la charité ecclésiale, seules bases, écrit le Pape, d'une authentique et parfaite unité. »

Notre rôle, modestes pèlerins du Suc : c'est de prier ! L'Œcuménisme en effet « est une œuvre qui dépend essentiellement de l'action mystérieuse et toute puissante du Saint-Esprit », or, l'intervention divine s'obtient par la prière humble et confiante. En faisant passer notre prière œcuménique par Marie, Mère de la grande famille humaine, nous avons la certitude d'être un jour exaucés, car plus que toute autre mère, la Vierge n'a qu'un désir : travailler sans répit à la réconciliation et à l'union de ses enfants séparés.

Le Chroniqueur.

Nos prochains pèlerinages

Les excursions de groupes paroissiaux, les promenades d'enfants, de passage à Notre-Dame du Suc, au long des semaines de l'été, vont donner de l'animation à la Séranne dardée par le soleil de Juillet. Beaucoup de jeunes escaladeront les rochers jusqu'à la Vierge monumentale sans oublier de s'agenouiller devant l'autel de la basilique pour y prier, y entendre la messe. La tradition bien établie veut que des premiers communiants de

paroisses voisines, comme de pensionnats et de lycées de la ville viennent confier leur persévérance à la Vierge. Notre-Dame du Suc va devenir leur domaine jusqu'à ce qu'après les fortes chaleurs — reprennent les pèlerinages officiels dont voici les dates :

LE MERCREDI 16 AOUT : Pèlerinage de ST-MARTIN-DE-LONDRES ET DE VIOLS-LE-FORT. Avant ce pèlerinage, à la messe qu'il célébrera à 7 h 30 : bénédiction de l'aspic nouveau par Monsieur le Chapelain.

LE DIMANCHE 27 AOUT : Pèlerinage pour LE VIGAN.

LE LUNDI 28 AOUT : Pèlerinage de ST-BAUZILLE-DE-PUTOIS qui attire un grand concours de peuple.

LE JEUDI 7 SEPTEMBRE ET LE VENDREDI 8 SEPTEMBRE : FETE DE LA NATIVITÉ de la Vierge — Seconde fête patronale du sanctuaire. VEILLÉE SAINTE à partir de 21 heures *le Jeudi* et jusqu'à l'aurore du Vendredi 8 septembre. — *Dans le journée du Vendredi* 8 *Septembre* : offices comme aux jours de pèlerinage.

LE DIMANCHE 10 SEPTEMBRE : Pèlerinage de CAZILHAC et de ST-LAURENT-LE-MINIER.

Nous rappelons qu'à tous ces pèlerinages ci-dessus annoncés et, sauf indications contraires communiquées en temps voulu par la presse locale, les offices — en la basilique du Suc — ont lieu aux heures suivantes :

8 *heures* 30 : Messe dialoguée avec chants.

10 *heures* 30 : Grand'Messe avec Homélie, suivie de l'Absoute pour les défunts et bénédiction des petits enfants.

14 *heures* 30 : Chapelet solennel médité et récité aux grandes intentions du pèlerinage : Vocations — Union des chrétiens — Missions du Mali — Faim dans le monde — l'Eglise après le Concile.

15 *heures* : Vêpres de la Vierge ou célébration mariale. — Allocution et directives du Chapelain. — Salut du T.S. Sacrement. — Adieux à la Vierge.

VARIÉTÉ MARIALE

LES CIERGES DU SUC

Les précisions apportées par le dernier « *Echo* » sur la DÉVOTION aux CIERGES et leur symbolisme nous ont valu une aimable et élogieuse correspondance de la part de nos lecteurs. Entr'autres, le vénéré Prieur de Laroque a daigné nous communiquer un élégant et pieux sonnet, écrit autrefois et inspiré par « *les cierges du Suc* ». Nous le publions très volontiers car il fait honneur au petit « *Echo* » et sera — nous n'en doutons pas — un sujet d'édification et de joie pour les pèlerins de Notre-Dame.

Un soir de grande fête, à genoux dans l'église
Qui se remplissait d'ombre et de recueillement,
Je contemplais, rêveur, votre scintillement,
Petits cierges du Suc, qui tremblez sous la brise.

"Le Nouvel Observateur", n° 496 (29 avril - 5 mai 1974)

Montpellier

constate un écart de quinze points entre Noirs et Blancs à milieu social égal. Mais cette égalité n'est pas vraiment assurée. Des facteurs de micromilieu peuvent intervenir. Jensen n'en tient pas compte.

La seule expérience à peu près décisive serait celle de l'adoption : élever des enfants noirs dès la prime enfance dans des familles blanches et *vice versa*. Il est étrange qu'on n'ait jamais tenté l'expérience.

Doit-on tenter de telles recherches ?

R. Z. — La question est grave. Je suis partagé entre deux craintes. D'abord celle d'une censure de la recherche scientifique : si l'on admet qu'un sujet puisse être tabou, c'est toute l'indépendance de la science qui est en question. Mon autre crainte est l'usage qui serait fait d'éventuelles découvertes concernant les différences interraciales.

Dans la situation actuelle et qui risque de durer — préjugés racistes, structures de nos sociétés, tendances irrationnelles —, cette seconde crainte est pour moi plus forte que la première. On ne pourra aborder certains problèmes qu'après une longue éducation du public. Je voudrais souligner trois principes difficiles à faire entrer dans la tête des gens :

1. Un individu doit être perçu en fonction de ses qualités personnelles et non de son appartenance ethnique. Quelle que soit l'origine des différences raciales, on sait que 20 % des Noirs environ sont supérieurs intellectuellement à la moyenne des Blancs. Que 20 % des Blancs sont inférieurs à la moyenne des Noirs. De toute façon, il n'y a pas de frontière entre les deux populations mais un très large chevauchement.

2. Il faut nous défaire de cette idée que l'intelligence est une valeur première et absolue, la seule qualité selon laquelle on doive appécier les individus, les races et les civilisations. Il faut admettre les différences.

3. Ne pas fonder le principe de l'égalité humaine sur le postulat d'une identité héréditaire.

Cette attitude est inverse de celle du racisme mais elle procède de la même confusion entre éthique et biologie. Une confusion que nous ne faisons pas quand il s'agit de nos « semblables » : à l'intérieur d'une même famille, les différences de Q.I. entre frères est aussi forte en moyenne (10 à 15 points) qu'entre Noirs et Blancs. Et nous n'en tirons aucune conclusion d'inégale valeur ou dignité entre nos proches. (J'aimerais d'ailleurs savoir comment réagiraient les idéologues de droite comme de gauche s'il était confirmé — certains chercheurs le prétendent — que les Blancs sont inférieurs aux individus de race jaune du point de vue intellectuel.)

Enfin nous devons nous guérir de la phobie de l'hérédité, de la peur des déterminismes, quels qu'ils soient. Imaginez notre humanité si les conditionnements du milieu ne rencontraient pas la résistance de nos individualités biologiques ! Nous serions des robots. Même chose si les facteurs héréditaires étaient seuls à nous déterminer ! Ce serait la négation de toute liberté.

Propos recueillis par
GERARD PETITJEAN

RELIGION

Le Christ s'est-il ? arrêté à Castelnau

A Castelnau, quarante personnes ont « vu » le Christ en pleurs dans leur église. Mais l'évêché ne veut rien savoir...

MANELA ARENAS, L'UN DES TÉMOINS DU « MIRACLE »
« *Le Seigneur ne construit pas son Eglise sur l'extraordinaire* »

« *Le Christ est ressuscité, on l'a dit à la télé, tra, la, laire...* » C'est un boy-scout qui psalmodie ça, sur le parvis ensoleillé de l'église de Castelnau-de-Guers (Hérault), ce dernier dimanche. Un beau dimanche printanier de grand soleil revenu. Une belle église : massive, rude, bâtie sur la pointe d'un éperon rocheux à la fin du XIIIe siècle, à cent mètres du château féodal. Un beau petit village, 843 habitants, des gros et des petits viticulteurs, entre Béziers et Montpellier, au milieu des vignobles et des garrigues sèches, avec ses ruelles tordues et goudronnées qui montent à l'assaut du château, de l'église, du ciel bleu.

C'est ici que le « miracle » a eu lieu ces jours derniers. C'était le Vendredi saint. L'abbé François Caucanas, de Pézenas (faut dire ça avec l'accent), cinquante-neuf ans, curé de Castelnau depuis vingt-trois ans, célébrait l'office des présanctifiés sur un autel mobile, à gauche du maître-autel. Soudain, vers dix-huit heures, sur le linge qui recouvre le ciboire, il a vu apparaître quelque chose. Il s'est écrié : « *C'est lui, c'est le Christ, venez le voir, il est là.* » Il y avait une quarantaine de personnes dans l'église. Des petites vieilles rabougries en noir, quelques adultes, des gamins.

Branlebas de combat. Caucanas a d'abord vu des yeux : l'œil gauche, qui était petit, et le droit, qui était grand. Et puis le nez, qui était tuméfié. Et puis le menton avec une barbe. Presque tout le monde a vu. Chacun à sa manière. Certains ont vu le nez, d'autre la barbe, *etc.* Il paraît que cela dépend de la chaise où l'on est assis. Mais il semble que l'on soit d'accord sur le fait que la Sainte Face du Christ était terriblement triste. Elle pleurait. Et, comme l'a dit un jeune témoin, Bernard P..., treize ans, scout de la patrouille des Aigles : « *Il était comme un mort.* » Tumulte dans l'église. L'assistance est éblouie, terrorisée et finalement embarrassée. Qu'est-ce qu'on va dire ? Est-ce qu'on va le dire ?

On y croit sans y croire

Si l'on raconte ça, les gens du pays et d'ailleurs vont ricaner en susurrant que ceux « qui ont vu » ont peut-être un peu bu, qu'ils ont forcé sur le pastis, ou sur le vin qui, ici, a la réputation d'avoir un bon goût de terroir. Le curé Caucanas — tout le monde l'appelle François — préférerait le silence. Mais d'autres témoins, tellement heureux d'avoir été privilégiés par cette apparition, veulent ébruiter l'affaire.

D. R.

L'ÉGLISE DE CASTELNAU
On vend déjà des cartes postales

Et, brusquement, tout le monde se met à parler. Un article paraît dans le « Midi libre » : « *Le soir du Vendredi saint, le visage du Christ est apparu au curé et aux fidèles rassemblés dans l'église de Castelnau-de-Guers.* » Alors, la rumeur court partout dans le pays. Certains disent que c'est un signe. Que Dieu a voulu privilégier cet îlot conservateur dans le tumulte actuel de l'Eglise.

Caucanas François est un sacré bonhomme. Il est né à Pézenas, à trois kilomètres d'ici. Et ici, comme on dit, « *il est le pote de tout le monde* ». Il boit le coup au bistrot. Il roule à vélomoteur à travers les vignes. Il a son franc-parler. Il envoie valser les amis comme les ennemis. Le maire du pays, M. Cauquil, un gros vigneron, passe pour être un de ses meilleurs amis. Cauquil dit d'ailleurs que Caucanas est un saint homme. Mais ils n'arrêtent pas de s'engueuler.

Maintenant, M. Cauquil va à la messe à Pézenas. Quand il communie, il prend l'hostie dans la main, comme ça se fait dans l'Eglise conciliaire. C'est une chose que monsieur Caucanas ne tolère pas. Quand on lui tend la main pour avoir l'hostie, il serre la main mais il ne donne pas l'hostie. Il appelle ça « *respecter la Sainte Eucharistie* ». Il passe pour un redoutable intégriste. Il dit la messe en latin. Depuis des années, il s'oppose sans cesse à Cyprien Tourel, évêque de Montpellier, un vieux copain de séminaire. L'évêque lui reproche de ne pas appliquer les réformes liturgiques de Vatican II. Chaque fois, Caucanas lui rétorque : « *Tu m'emmerdes.* » Castelnau apparaît comme un îlot intégriste dans le Midi rose, laïc, maçonnique.

Du coup, l'apparition du Christ fait un petit impact dans la région et au-delà. On en parle partout. On dit que, en dehors des vieilles mémés, des gens sains de corps et d'esprit ont *vu* quelque chose. Mais quoi ? Comme me l'a expliqué le cafetier-restaurateur, patron du Grand Café, qui est le seul petit bistrot du coin : « *On y croit, sans y croire, tout en y croyant...* » Et *vice versa.*

En général, il y a une ou deux bagnoles sur la place. Mais maintenant, comme disent les voisins, il y en a des dizaines. Des voitures d'autres départements et de Belgique, de Suisse, d'ailleurs. Les gens du pays recommencent à aller à l'église. Un gamin m'a dit : « *Ma mère n'allait à la messe que le Vendredi saint, à Pâques et à Noël. Maintenant qu'elle a vu, elle y est tout le temps fourrée.* » Les hommes n'accompagnaient jamais leurs femmes à l'église. Depuis que leurs femmes ont « vu », ils y retournent. Des gens viennent d'ici ou là et demandent : « *Madame, est-ce que vous avez vu Jésus ?* » L'église est devenue un forum.

Prudence et silence

Une petite dame raconte qu'au moment de la mort de Pompidou, elle marchait dans un jardin de Montpellier, avec son fils — ciel noir, orage, nuage. Elle dit : « *Jésus est en colère.* » Et son fils lui dit : « *Tiens ! Je vois Jésus.* » Une autre raconte que son fils a vu la lumière du Christ dans le cimetière de Pézenas. Bref, il y a multiplication des apparitions. Déjà un marchand forain a installé ses tréteaux sur la place. En principe, il ne travaille pas le dimanche. Il habite le village. Il m'a dit : « *J'aurais été bien couillon de ne pas profiter de l'apparition.* » Déjà, les filles vendent des cartes postales. On ne peut pas dire qu'il y a foule mais quand même l'église fait le plein. Des pèlerins et surtout des journalistes qui traquent le père Caucanas partout et le font parler à tort et à travers.

Sauf que maintenant il ne parle plus. C'est que ce « miracle » est interdit. L'évêque de Montpellier n'est pas content. Les apparitions du Christ ne sont plus de mode. On ne dit pas ça brutalement mais prudemment. J'ai rencontré Mgr Jean Orchampt, évêque auxiliaire qui a pris l'affaire en main. Il m'a dit : « *Je serai prudent, vous me comprenez.* » Ce qui le frappe, c'est que, dans cette apparition, il n'y a pas de message, et des interprétations diverses. Il ne veut pas prendre ces gens pour des illuminés. Ce n'est pas du domaine religieux, même si la religion est impliquée. Des psychologues professionnels travaillent sur la question. L'Eglise doit attendre que « *le temps fasse son œuvre* ». En attendant, Mgrs Tourel et Orchampt ont publié un communiqué biscornu. Titre : « *Le Seigneur ne construit par son Eglise sur l'extraordinaire.* » Ah ! bon ? C'est nouveau. Cela voudrait donc dire que la résurrection du Christ, fondement de la foi, est un phénomène banal, quotidien ?

Autre chose : l'évêché de Montpellier a trouvé des responsables à toutes ces affabulations fantasmagoriques. Le communiqué commence par cette phrase : « *Les journaux, la radio et la télévision ont jeté un certain émoi parmi vous : le Christ de la Passion serait apparu dans un petit village...* » Bien sûr, c'est la presse. Mais, que je sache, si de grands reporters nommés Marc, Luc, Matthieu et Jean n'avaient pas jeté l'émoi, il y a deux mille ans, dans les populations en rapportant les frasques d'un certain Jésus, et si ces reportages n'avaient pas été primés, orchestrés et sacralisés par l'Eglise officielle, il y aurait sans doute moins de monde à croire au miracle, même dans l'Hérault. J'ai présenté ces critiques à Mgr Orchampt. Il m'a répondu : « *Les quatre évangélistes, c'est quand même différent. Il y avait communauté de foi.* » Evidemment ! L'Eglise officielle a le monopole de la vertu et de la vérité. Elle les distribue autoritairement. Et ça marche.

L'autre jour, une dame marchait avec son gamin dans la campagne languedocienne. Un moment, le gamin tombe en extase : « *Oh ! Maman ! Je vois Jésus !* » Réponse : une paire de claques. On ne peut plus avoir les états d'âme qu'on veut.

YVON LE VAILLANT

7

Liste Evêché 1964

PELERINAGES DU DIOCESE DE MONTPELLIER

- N.D. de l'ERMITAGE	SAINT-GUILHEM-LE-DESERT
- N.D. de GRACE	GIGNAC
- N.D. du GRAU	AGDE
- N.D. de la SALETTE	SETE
- N.D. du SPASME	LA LIVINIERE
- N.D. du SUC	GANGES
- N.D. des TABLES	MONTPELLIER

- Saint ROCH	MONTPELLIER

Liste établie par M. Pélanque (1969)

Classés par Doyennés ou Secteurs pastoraux.

PELERINAGES ET LIEUX DE DEVOTION POPULAIRE DU DIOCESE DE MONTPELLIER

MONTPELLIER
Notre-Dame des Tables
Saint Roch
N.D.de La Salette, à Bon-Secours (?. arrêté en 1962)

Palavas, Sainte Florence (?)

Aniane
Saint-Guilhem le désert, Sainte-Croix
Ermitage de N.D.de Lieu-Plaisant, ou de Toutes Grâces

Castries
Beaulieu, Notre-Dame des Sept Douleurs
Campagne (Saussines), Saint-Martin
Vendargues, Sainte Restitute

Claret
Sauteyrargues (Claret), Notre-Dame de Sauteyrargues (confrérie le 8 septembre)
Valflaunès, Notre-Dame d'Aleyrac

Clermont-l'Hérault
Clermont-l'Hérault, Notre-Dame du Peyrou
N.D. de Montaigu ou La Miraculeuse
N.D. de La Salette au Mas Roujou
Octon, N.D. de Rouvignac
Paulhan, Notre-Dame des Vertus
Saint-Guiraud (S.Félix de Lodez), N.D. La Noire

Ganges
Agonès,(S.Bauzille de Putois), N.D. de Pitié
Brissac, N.D. du Suc

Gignac
Gignac, N.D. de Grâce
Saint-Bauzille de la Sylve, N.D. du dimanche
Saint Saturnin (Montpeyroux), Rocher des Vierges

Les Matelles
Les Matelles, N.D. des Champs (?)

Mèze
Pignan, Saint Agapit

Saint Martin de Londres
Casevielle, Saint Joseph au Pic Saint-Loup

BEZIERS
Béziers, Saint Aphrodise
Saint Jacques (?), Sainte Rita
Sérignan, N.D. de Consolation

Agde
Agde, N.D. du Grau
Vias, Voir culte marial

Capestang
Maureillan, N.D. de Bon Secours
Nissan, N.D. de Miséricorde

Montagnac
Adissan, N.D. d'Adissan
Saint-Pons de Mauchiens, N.D. du Bosquet ou d'Espérance

Pézenas
Pézenas, N.D. LA Noire
Ermitage de Saint Siméon, N.D. De Compassion

Roujan
Caux, N.D. de Mougères
Pouzolles, N.D. de Pitié

Olonzac
La Livinière; N.D. du Spasme

Saint-Chinian
Saint-Chinian, N.D. de Nazareth

SETE
Sète, N.D. de la Salette au Mont-Saint Clair

LODEVE
Lodève, Saint Fulcran
Fozières (Soubès), N.D. de Fozières
Saint-Pierre La Fage, N.D. du Parlatge

Lunas
Lunas, N.D. de la Nize
Joncels, Saint Benoit martyr

SAINT PONS

Bédarieux
Bédarieux, Saint Raphaël

La Salvetat
La Salvetat, N.D. d'Espérance

Olargues
Roquebrun, Le Pin, N.D. de Lierre
Saint Etienne d'Albagnan, N.D. de Trédos

Saint Gervais sur Marre
SaintGervais, N.D. de Lorette
La Billière, N.D. de L'Horte (2 août)
Lamalou, N.D. de Capimont
Villemagne, Saint Majan

Gritti

Pe LK7 44003
(Fiché)

J. E. Canitrot

CAPIMONT, Belley, Chadue, 1939

9 : 5 pages

9

Notre de Capimont domine tout le pays d'orb
Pelerins de Bedarieux, Nissergues, Hérépion, Aires, Poujol, Nissergues, Lamalou-Villecelle, Bardéjeon, Horte, Billière Teurnac, Villemagne

Cap (itis) mons ?
Capri mons ? = colline des cabris ?
Haut lieu pour Diane chasseresse.

Apparition à une bergère
1153, mention faite de N D Capimont comme petite paroisse dépendant de l'Abbaye Bénédictine de Villemagne

Pelerinage se développe au XVII e siècle
le Lundi de Pâques
Lieu d'abjuration de l'hérésie Protestante

Mais alors N D de Capimont fait partie de la paroisse du Pujol et prend le titre d'ermitage.
En 1674 fondation de l'Ermitage, mais des ermites ont précédé la fondation
remplacés au XIX e siècle par les "Frères Ermites" ou gardiens bénévoles (objets de légendes, plaisanteries romanesques)

Pelerinages paroissiaux, pelerinages de groupes.
Le plus important est celui du Lundi de Pâques

Religion et Société au XIXe siècle : Le Diocèse de Montpellier.

Dans le cadre d'un département contrasté, zone de contact entre les hautes terres du plateau central et les plaines viticoles et littorales, nous cherchons, depuis quelque quinze ans (1), à cerner les contours de tempéraments régionaux portés vers les extrêmes, un Midi rouge s'opposant violemment à une tradition blanche. Dans les années 1956-1957 (2), notre problématique était celle de la « déchristianisation », question que nous voulions aborder sous l'angle particulier que nous devons à une formation d'historien, à une époque où pasteurs, sociographes et sociologues occupaient, seuls encore, le vaste horizon de recherches proposé, dès 1931 (3), par l'initiateur inlassable que fut Gabriel LE BRAS. Une nouvelle étape de notre recherche vient d'être franchie, dont il importe d'indiquer ici quelles furent la documentation et les intentions, les résultats ; l'essai d'explication qui en découle (4).

I. — DOCUMENTATION ET MISE EN ŒUVRE

On sait la commodité qu'offre le cadre départemental. En fait, dans le cas qui nous concerne — l'Hérault —, bien des difficultés surgirent. La bibliographie se révéla indigente, moins sur le « religieux » — ou plutôt « l'ecclésiastique », enrichi à la fin du siècle dernier par une pléiade de chanoines érudits dont les œuvres, marquées par le triomphe des « idées romaines », rejettent dans les ténèbres extérieures Jansénistes, Constitutionnels ou Gallicans — que pour le contexte politique, économique, social et culturel. Pour ne citer que le folklore, dont on pressent l'intérêt dans une étude des mentalités populaires, Arnold VAN GENNEP fait de l'Hérault une « *terra incognita* folklorique plus que le centre de l'Afrique ». La récente *Histoire du Languedoc*, parue chez E. Privat, à Toulouse, témoigne de ce retard considérable de l'historiographie pour la période contemporaine. Si les travaux d'Émile APPOLIS et d'André-Jean TUDESQ nous furent précieux ; si des thèses de droit et des mémoires d'études supérieures d'histoire nous furent utiles — sinon toujours très sûrs —, il subsistait des lacunes béantes. Pour les combler des recherches personnelles ont été d'une absolue nécessité, mais nous sommes pleinement conscient de la tâche qui reste à accomplir dans ce domaine.

Les archives locales ont été une seconde déception : absence de classement (en 1956 comme en 1972) des séries T et V des Archives départementales de l'Hérault, cette dernière fort pauvre à la différence de la série M ; absence de classement des Archives diocésaines, dont les dossiers épars n'offrent d'intérêt réel que pour l'épiscopat de Mgr de Cabrières (1874-1921). Aussi, indispensables ont été les recherches approfondies aux Archives nationales, principalement, mais non certes exclusivement, dans les sous-séries F 17 et F 19. Il ne faut pas méconnaître ici l'écueil d'une documentation de caractère administratif et politique. Jean MAURAIN, en son temps — *La politique ecclésiastique du Second Empire de* 1852 *à* 1869 (thèse 1930) — a su en tirer fort bon parti, mais elle répond aujourd'hui à une problématique vieillie, appelant à un nécessaire renouvellement (5). Une histoire diocésaine, du moins à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, ne peut s'écrire sans le recours aux Archives vaticanes : leur classement permet, au prix d'un travail beaucoup plus long qu'à Paris, d'avoir une vision plus large, la plupart des dossiers portant sur la France entière. Mais à Rome il existe aussi de fort riches dépôts dans les Maisons généralices de plusieurs Congrégations religieuses : nous devons beaucoup aux archives des Jésuites, des Assomptionnistes, des Pères Blancs (papiers Maret), Frères des Écoles Chrétiennes, Frères Maristes... (6). Il va de soi que l'accès à d'autres fonds privés est souhaitable : nous attirons particulièrement l'attention sur les archives des Conférences de Saint-Vincent de Paul, très riches à Montpellier. Nous n'avons, d'une manière générale, que peu glané dans les épaves que conservent les paroisses.

Dans la mise en œuvre, nous avons, tout d'abord, voulu éviter l'écueil d'une histoire ecclésiastique traditionnelle, sans souci de perspectives sociologiques. De là, notre titre « Religion et Société », le second terme étant cependant subordonné au premier, nos prétentions à une histoire totale trouvant leurs limites dans le caractère artisanal de nos moyens. La société est seulement étudiée dans la mesure où son évolution paraît intéresser directement le religieux. Éviter, ensuite, le tableau statique vers lequel certaine sociologie contemporaine, influencée par le modèle américain, risquait de nous entraîner, tout autant que nos découvertes « folkloriques », dont on sait combien floue est, en général, la datation : accorder la place qui convient aux « temps forts », pendant lesquels affleurent les manifestations ayant valeur de « signes », a bien été dans nos intentions. Éviter, enfin, en sacrifiant au courant du moment, de faire une histoire de la vie religieuse des masses, sans souci des élites : de là, la part faite aux personnalités, aux évêques, à quelques notables, à « l'homme d'œuvres », à certains prêtres. Au fil des ans, nos perspectives se sont d'ailleurs modifiées : nous avons tiré des enseignements du débat sur « la pratique » — la controverse entre F. BOULARD, disciple de G. LE BRAS, et Émile POULAT, du Groupe de Sociologie des religions, qui publie la revue *Archives de sociologie des religions*, dans laquelle il est permis de regretter la place trop maigre tenue par les historiens — ainsi que des premiers travaux où des méthodes de la sociologie sont appliquées à l'histoire, ceux de F. A. ISAMBERT, Christiane MARCILHACY ou Louis PÉROUAS...

Notre intention a été de saisir des mentalités religieuses qui évoluent au sein d'une société qui se transforme,

(1) Cf. la publication en 1968 de la *Géographie religieuse de l'Hérault contemporain*, P.U.F., 516 p., et *Information historique*, « La pratique et la vitalité religieuses dans le Bas-Languedoc contemporain » par G. CHOLVY, nov.-déc. 1970, pp. 225-231.

(2) *Les vocations sacerdotales et religieuses au diocèse de Montpellier de* 1802 *à* 1956, Diplôme d'études supérieures, sous la direction du professeur A. Dupront, Montpellier, 1956, dactyl.

(3) Dans un article de la *Revue d'histoire de l'Eglise de France*, appelé à faire date, « Pour un examen détaillé et une explication historique de l'état du catholicisme dans les diverses régions de France. »

(4) *Religion et société au XIXe siècle : le diocèse de Montpellier*, Thèse de doctorat ès Lettres soutenue le 26 février 1972 devant l'Université de Paris-I, Panthéon-Sorbonne, dactyl., 3 vol., 1663 p.; Lille, 2 vol., 1973.

(5) Une dimension nouvelle apparaît dans la thèse de Jacques GADILLE, *La pensée et l'action politiques des évêques français au début de la IIIe République*, Paris, 1967 (cf. *Information Historique*, 1968, n° 2, pp. 87-89).

(6) Cf. G. CHOLVY, « Les sources de l'histoire religieuse des diocèses du Midi au XIXe siècle : les archives du Vatican », *Annales du Midi*, t. 81, 1969, p. 216-229.

les flux et les reflux d'une « christianisation » dont les agents ne dispensent pas, tout au long du siècle, un enseignement uniforme (7). Mentalités dont l'évolution ne saurait être perçue dans le court terme : la longue durée, du moins le siècle, est requise afin que la dimension du temps puisse pallier la relative exiguïté de l'espace.

II. — LES RÉSULTATS

Après des débuts difficiles — échec du premier évêque concordataire, J. L. Simon Rollet (1802-1806) — la restauration catholique, dans une société restée pour l'essentiel traditionnelle jusqu'en 1848, a donné des résultats qu'il est possible d'apprécier aux différents degrés d'appartenance à l'Église, religiosité, pratique et ferveur. Le même mouvement s'observe pour les communautés réformées — peu nombreuses, mais relativement denses en certains points — quand elles sont touchées par les mouvements de réveil. La religiosité populaire est quelque peu épurée par les progrès d'une dévotion mariale contrôlée par le clergé — renouveau de divers sanctuaires, affiliation à la confrérie de Notre-Dame-des-Victoires —. La pratique régulière tire bénéfice sous la Monarchie de Juillet, après 1840, de l'amélioration de la catéchèse de l'enfance, amorcée sous la Restauration par un recrutement plus abondant du clergé et par l'ouverture progressive d'écoles congréganistes. Les missions paroissiales renouvellent ou stimulent la piété des adultes et des jeunes gens sous la Restauration, dans les villes principalement, et mieux encore après 1835, grâce au zèle des Missionnaires diocésains. Générale pour les grands actes saisonniers, baptêmes, mariages, obsèques, la pratique est encore le fait du grand nombre dans les campagnes, pour l'assistance à la messe du Dimanche, messe, certes, plus ou moins bien suivie. Il semble qu'il y ait progrès sensible pour la communion pascale, qui reste cependant le fait d'un faible minorité d'hommes (12 à 15 %) et parfois même de femmes. Parmi les notables diminue peu à peu le nombre des voltairiens impénitents. Les remous politiques qui ont suivi la Révolution de juillet 1830, l'agitation dans les campagnes viticoles en 1834, ont fait peur. En 1837, Stendhal *(Mémoires d'un touriste)*, de passage à Béziers, note que « les gens comme il faut protègent fort les prêtres ». Comme le confie un riche propriétaire « juste milieu » : « Le plus mauvais curé vaut mieux dans l'intérêt de la civilisation que l'absence de tout curé. » La ferveur prend appui sur les Persévérances, les Congrégations féminines, cependant que la vitalité des Confréries de Pénitents se maintient dans l'est du diocèse ou à Lodève. La première Conférence de Saint-Vincent de Paul, fondée à Montpellier en 1839 par un étudiant, atteint tout d'abord les milieux intellectuels, mais l'association, favorisant la dévotion au sein des notables, va devenir une pépinière d'hommes d'œuvres. Ainsi, dans l'Hérault comme dans les campagnes Angevines, à Nantes ou à Arras (8), la Monarchie de Juillet n'est pas une époque de décadence religieuse. Cette affirmation est vraie pour la bourgeoisie et, à quelques exceptions géographiques près, pour les milieux populaires. En 1848, le tisserand Lodévois, le mineur de Graissessac, font confiance à des prêtres, même pour la défense de leurs intérêts matériels. La restauration catholique est cependant loin d'être achevée; il faut remarquer que son rythme a été moins rapide qu'à Nantes ou à Vannes, s'il s'est cependant manifesté plus tôt qu'à Orléans où un Dupanloup n'est à l'œuvre qu'à partir de 1849 (9).

Le flux est en partie stoppé lors de la crise de 1848-1851. Si la religiosité n'en sort guère affectée, trouvant occasion de se manifester avec éclat lors du choléra, dans l'été 1849, et l'épidémie de suette miliaire, d'avril à juillet 1851, en plusieurs endroits la pratique est atteinte : le ressentiment contre les prêtres grandit là où les milieux populaires participent à la lutte des petits contre les gros. A Paulhan, en 1849, on crie « A bas les riches ! A bas Dieu ! ». Or, dans l'Hérault, les affrontements sont violents entre les « blancs » et les « rouges ». Ils laissent peu de place aux opinions intermédiaires. Le clergé a rallié le camp de l'ordre avant même les journées de juin. Lors d'une élection complémentaire, le 4 juin 1848, l'évêque et la plupart des prêtres appuient la candidature de l'abbé de Genoude, néanmoins battu. En 1849, ils soutiennent la liste conservatrice. Ils blâment la résistance au Coup d'État du 2 décembre 1851. Ainsi, l'Église catholique perd le pouvoir d'attraction qu'exerçait l'humanitarisme évangélique sur des esprits soucieux de réformer la société. La répression sévère qui suit le 2 décembre a pour effet d'agrandir la brèche entre le clergé et ceux des milieux populaires qui sont atteints par la propagande démocrate-socialiste. Beaucoup d'indifférents ou de tièdes deviennent anticléricaux. Une nouvelle tradition se constitue, celle des « martyrs du 2 décembre ». En revanche, le retour des notables s'accentue. Le zèle caractérise même certains : les années 1850-1852 sont marquées par une flambée d'adhésions aux Confréries de Pénitents de Montpellier ; par la création de plusieurs Conférences de Saint-Vincent de Paul. Les conséquences religieuses des événements de la Seconde République furent d'ailleurs masquées dans les premières années de l'Empire par l'appui donné à l'Église par l'État. Joint à celui de nombreux notables, il eut pour résultats immédiats de développer l'enseignement congréganiste et de favoriser les constructions ou agrandissements d'églises. Le choléra de 1854 vit à nouveau la religiosité spontanée des populations s'étaler partout. Mais ce « réveil religieux » ne fut pas général — il faut noter la notable exception du Biterrois — et ne dura guère. Dès 1857, les hauts fonctionnaires notent les progrès de l'indifférence. « L'impiété recommence à hanter nos campagnes », écrit Mgr Thibault en 1859. A la fin de l'Empire, la détérioration est manifeste. Les années 1870-1871 sont l'occasion d'une flambée anticléricale : action de municipalités (Béziers, Sète, Clermont...) contre l'enseignement congréganiste, extension du mouvement pour les obsèques civiles, relâchement des disciplines, comme le délai de baptême. Les déportés du 2 décembre se signalent par leur acharnement. Si l'archidiacre Segondy présente, en 1876, à son nouvel évêque, Mgr de Cabrières, un tableau « consolant », religieusement parlant, c'est qu'il s'est produit un renouveau momentané et très spectaculaire sous l'Ordre moral. Il doit beaucoup aux classes élevées. En juin et juillet 1873, cependant, la Vierge apparaît à un modeste cultivateur de Saint-Bauzille de la Sylve, origine de la dévotion à Notre-Dame-du-dimanche. Pendant quelques années, le phylloxéra est « le grand missionnaire », comme l'écrit le Père E. d'Alzon. Le rapport de 1876 est, de plus, limité à la partie la plus

(7) Cf. André LATREILLE, « La déchristianisation en France à l'époque moderne », *Cahiers d'histoire*, t. 14 (1969), 1, p. 13-35.

(8) Cf. H. GAZEAU, *L'évolution religieuse des pays angevins de* 1814 *à* 1870, thèse dact., Rennes, 1961, 1680 p. ; M. FAUGERAS, *La reconstruction catholique dans l'ouest après la Révolution. Le diocèse de Nantes...* (1813-1849), Fontenay-le-Comte, 2 vol., 1964, 975 p. ; pour Arras, les travaux en cours d'Y.-M. HILAIRE.

(9) Cl. LANGLOIS, *Un diocèse breton au début du XIXe siècle : Vannes* (1800-1830), thèse dactyl., Paris-I, 1971, 1127 p. ; Ch. MARCILHACY, *Le diocèse d'Orléans sous l'épiscopat de Mgr Dupanloup*, (1845-1878), Paris, Plon, 1963 Cf. *Information Historique*, 1964, n° 4, pp. 163-166).

fidèle du diocèse, l'est (Montpelliérais, Lodévois), où cependant la pratique pascale des hommes est évaluée à moins de 20 %. Ce qui frappe, en effet, dans la seconde moitié du XIXe siècle, c'est l'accentuation des contrastes entre hommes et femmes, notables et milieux populaires, et plus encore entre régions. L'ouest de l'Hérault — mis à part la frange montagnarde du Saumail-Espinouze, théâtre des romans champêtres et cléricaux de Ferdinand FABRE — est formé de régions où le conformisme anticlérical est dominant chez les hommes, la ferveur étant ici acquise à la Libre pensée, à de rares exceptions près. A Béziers, même au début de l'Empire, les missions échouent. Le Vénérable de la Loge des *Amis choisis* peut écrire dès 1862 : « Le bon côté l'emporte sur le mauvais ». Un missionnaire Oblat rapporte ce qui se dit en 1886 : « Si Notre Seigneur revenait en terre, ce sont les gens de Béziers qui le crucifieraient ». Resté le fait de nombreux notables, l'anticléricalisme devient une mystique que véhiculent les Loges, les Sociétés de secours mutuels, et qui atteint les propriétaires enrichis par la prospérité viticole du Second Empire, les élites ouvrières, artisanales et paysannes. Situation qu'attestent l'important recul de la pratique pascale parmi les hommes entre 1876 (nul doute qu'il n'y ait eu recul bien auparavant, mais les chiffres manquent) et 1911, la faiblesse des œuvres, le dépérissement des Pénitents, le tarissement des vocations sacerdotales, dont la courbe s'effondre au tournant du siècle.

L'est du diocèse correspond, lui, à l'aire d'influence de Montpellier. Certes, l'emprise du catholicisme n'y est pas incontestée, surtout sur la frange littorale et dans les villes. Mais Montpellier conserve des ressources considérables pour la religion : présence de nombreux notables favorables et zélés, généreux pour toutes les œuvres, « ville d'or de la charité » ; présence d'un petit peuple resté en partie fidèle, « ville chrétienne », dit Mgr de Cabrières. Plusieurs cantons de la région, entre 1876 et 1911, résistent à l'érosion de la pratique pascale. Même à Mauguio ou Marsillargues, bourgs du littoral, il existe des noyaux d'hommes, encadrés par des œuvres nombreuses. Les confréries de Pénitents n'ont pas disparu, si la vitalité d'un grand nombre semble mortellement atteinte. Les vocations religieuses, même à Sète — et le contraste est grand avec Béziers — sont nombreuses.

Entre ces deux aires conquérantes — l'évolution démographique traduit la polarisation des hommes dans le rayon d'influence des deux grandes villes —, le Lodévois et la vallée de l'Hérault sont des marches disputées où les contrastes internes sont plus grands, les deux rayonnements concurrents s'affrontant avec un inégal succès.

Ainsi, depuis 1851, si l'impression d'ensemble est celle d'un progrès considérable de l'anticléricalisme militant, d'un recul de la religiosité spontanée, dont les manifestations paraissent de plus en plus insolites — avec les plants américains et la culture scientifique de la vigne, disparaissent bien des motivations naturelles de prier —, d'une érosion de la pratique, cette impression doit être régionalement nuancée ; des cantons — l'est en général — ont mieux résisté ; l'enseignement congréganiste a tenu, malgré l'offensive laïque des années 1880. A l'étiage de la ferveur, la persécution a stimulé le zèle. Vers 1890-1892, un renouvellement possible des méthodes pastorales apparaît. Cette évolution et ces contrastes appellent une tentative d'explication.

III. — ESSAI D'EXPLICATION

Nul n'ignore le cheminement dans ce domaine. Un type d'explication, classique il y a une cinquantaine d'années dans l'historiographie catholique, présentait l'Église comme la victime de forces hostiles. « C'est la faute à Voltaire !... » Il a fait place aux schémas plus ou moins inspirés du matérialisme historique, l'explication par les transformations économiques et sociales. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de facteurs d'agression qui sont externes. Chronologiquement postérieur est l'accent mis sur les responsabilités propres à l'institution religieuse et aux fidèles. Ensemble de facteurs internes, que l'attitude quelque peu masochiste des catholiques français contemporains a tendance à privilégier, les catholiques du XIXe siècle étant jugés à l'aune des exigences du chrétien de Vatican II.

a) LE CATHOLICISME HÉRAULTAIS, VICTIME DE SES ADVERSAIRES ?

Voltairiens, protestants, puis Francs-Maçons, républicains anticléricaux inspirant les « mauvais journaux », instituteurs laïques... Vers 1880, l'Hérault n'est-il pas la terre d'élection de l' « anticléricalisme, avec le *Petit méridional*, fondé en 1876 et qualifié de « Journal officiel des Loges » ; avec les exploits de Léo Taxil, véritable serpent de mer de la presse antireligieuse, répandue par le moyen du feuilleton (« Les amours de Pie IX » !) jusque dans les cantons les plus déserts, comme le constate amèrement Mgr de Cabrières en tournée pastorale sur le Larzac ? Nul doute que dans la première moitié du XIXe siècle, l'influence des « chapeaux noirs » impies, alliant prestige du savoir et réussite sociale au maniement de l'ironie, n'ait contribué à saper l'autorité du clergé. Plus tard, ralliés à une République consacrant la propriété, bien des notables ont entretenu un véritable conformisme d'hostilité avec ses conséquences paralysantes, dont le respect humain. Attaqués sur leur droite par un fort courant conservateur à dominante royaliste, menace permanente pour l'idée républicaine dans le département ; sur leur gauche par la montée d'un courant socialiste dans le prolétariat viticole, ils font de l'anticléricalisme le ciment de l'unité républicaine. Révolution à bon marché, qui rallie à elle les nouveaux propriétaires. Mais il faut chercher, dans l'existence et le renforcement de ce courant, autre chose que le souci de détourner vers les prêtres le mécontentement populaire. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le positivisme — Montpellier a donné naissance à Auguste Comte et à Charles Renouvier, l'un et l'autre adversaires redoutables de la tradition catholique — bat en brèche le vitalisme de l'École médicale de Montpellier. Les classes montantes véhiculent l'idéologie du progrès que la presse, le café, les Loges et sociétés diverses répandent dans le peuple. Elle détourne d'une Église dénoncée comme étant liée aux forces du passé. A partir des années 1860, les attaques se font de plus en plus violentes, la Franc-Maçonnerie joue alors — alors seulement, semble-t-il — le rôle d'un ferment actif. Celui des protestants fut également tardif : les querelles intestines, nées des mouvements de réveil, tout autant que l'attitude prudente des pasteurs et des prélats gallicans (Fournier, Thibault et Le Courtier) de Montpellier, les ont détournés de la lutte ouverte jusqu'aux environs de 1859-1860, époque à partir de laquelle la question romaine, les progrès de l'ultramontanisme dans le diocèse et son triomphe en 1870 raniment les passions. Il est toutefois constant que la présence de minorités réformées *ferventes* ait eu pour principal effet de stimuler le zèle des catholiques. Une autre conséquence des vieilles oppositions confessionnelles fut de détourner pour de nombreuses années les ouvriers catholiques de Ganges, voire de Lunel, Montpellier et Bédarieux, des mouvements socialistes, phénomène qui se vérifie aussi à Nîmes, Alès, Mazamet ou Castres.

Nous avons plusieurs raisons de minimiser l'influence des instituteurs laïques. En 1834, ce n'est qu'une infime minorité des maîtres qui se heurte au clergé. De 1842 à 1860, l'École normale de Montpellier eut pour directeur Antoine Maître, membre des Conférences de Saint-Vincent de Paul et d'une grande piété. Il désigna son successeur. L'enquête de 1860 laisse, certes, percer l'impatience de plusieurs maîtres soumis à la tutelle du clergé, mais on en compte autant qui souhaiteraient n'avoir pour seul interlocuteur que le curé de la paroisse. En 1876, l'archidiacre Segondy, écho des curés de l'est du diocèse, considère comme « digne de remarque » le très petit nombre de prêtres qui se plaignent des maîtres d'école. Bien entendu, l'orientation de l'enseignement à l'École normale va changer — en 1875, Mgr de Cabrières y est encore fort bien reçu par les élèves —, mais, même après 1881, il nous semble que les instituteurs suivent l'opinion dominante de la commune plus qu'ils ne la guident, aux exceptions près. *Jean Coste*, instituteur de l'Hérault, héros d'Antonin LAVERGNE, est un maître tolérant, « appauvri depuis qu'il n'est plus chantre ». En 1872, ce sont surtout les protestants qui ont assuré le succès des pétitions laïques, la contre-pétition recueillant d'ailleurs davantage de signatures.

On pressent que le succès ou l'échec de l'anticléricalisme sont liés à l'existence d'un terrain plus ou moins favorable, qui dépend beaucoup des transformations économiques et sociales, de l'attitude du clergé et des catholiques, et plus encore peut-être de traditions locales.

b) LA RELIGION VICTIME DES TRANSFORMATIONS DE LA CIVILISATION ?

Les pasteurs du XIXe siècle ont bien conscience de l'importance de certains de ces phénomènes lorsqu'ils incriminent la soif de jouissances ou dénoncent les funestes conséquences des migrations temporaires ou définitives. A la société relativement stable de la première moitié du siècle succèdent, en effet, les secousses d'une mutation placée sous le signe du progrès économique. L'Hérault est l'un des départements français qui a fait sa « révolution économique » au profit de l'agriculture. Libérée des entraves de la circulation par le chemin de fer, la vigne devint, dans plus grande partie du département, exclusive de tout autre activité. Elle provoqua un enrichissement prodigieux — noté dès 1853-54 en Biterrois — avec ses effets courants sur les mœurs, le dévergondage, le luxe, la multiplication des cafés, où l'on discute et l'on joue plus que l'on ne boit. Pour le Procureur général (oct. 1866) : « il est hors de contestation que, du point de vue social, ces réunions favorisent le progrès des passions socialistes, antireligieuses et anti-gouvernementales. « Tout ceci accompagné d'une restriction massive des naissances — dès 1860, l'Hérault est un des départements où la fécondité est la plus faible —, liée à la démocratisation de la propriété. Le rapport Segondy (1876) signale comme un fait habituel les mariages tardifs, « or, rarement vieux garçon est sage. » La pratique de l'onanisme conjugal est alors cause — supplémentaire — de rupture avec l'Église, plus qu'elle ne semble l'effet d'une « déchristianisation préalable ». (10).

La culture de la vigne entraîne de grands bouleversements humains, afflux de gavachs (11), souvent illettrés, au temps des vingt premières années de prospérité, entre 1853 et 1874 ; exode de milliers de petits propriétaires et ouvriers agricoles au moment du phylloxéra ; afflux, exceptionnellement important à nouveau, de salariés agricoles pour la reconstitution du vignoble dans les années 1885-1890, montagnards le plus souvent qu'accompagnent les premiers Espagnols, beaucoup plus nombreux dans le Narbonnais ; reflux lors de la grande crise du début du siècle (1904-1907)... ; grand brassage de population, instabilité, déracinement qui ne peuvent être que funestes au maintien des traditions religieuses : que l'on songe, par exemple, au travail du dimanche. Lié au désir impérieux de promotion individuelle dans la première phase de prospérité viticole, il devient une nécessité au moment de la reconstitution et persiste comme habitude liée au renouvellement constant du prolétariat viticole, car à la mobilité géographique s'ajoute une considérable mobilité sociale, rendue plus facile par les progrès de l'instruction. Les contrastes sociaux sont avivés, les rapports sociaux se détériorent. Le mouvement syndical apparaît parmi les ouvriers de la vigne après 1890.

Les conséquences religieuses de ces transformations sont nombreuses et complexes. Il faut, tout d'abord, noter que la transformation économique s'est faite au profit de la plaine. Les hauts cantons (Garrigues, Lodévois, Montagne Noire) sont restés traditionnels, avec leur économie pastorale et leur industrie déclinante ; donc stables dans leur peuplement. L'appel de la vigne ou de la ville a accéléré l'exode rural, ce qui, les plus pauvres partant, a eu pour conséquence une déprolétarisation relative. Une partie de ceux qui émigraient a été remplacée par des gavachs qui se sont facilement intégrés dans ces régions proches, quant à la distance et au mode de vie, de leur pays d'origine. Il y a là autant de facteurs favorables au maintien des observances, voire à la remontée de la pratique, nette en Lodévois et Larzac, par exemple, entre le milieu du XIXe et le milieu du XXe siècle.

Au contraire, dans la plaine, la vigne est devenue une culture industrielle. Les villages, les bourgs et plus encore les trois villes de Montpellier, Sète et Béziers se sont considérablement développées (entre 1851 et 1891, l'accroissement de population des trois villes représente 93 % de la croissance départementale). L'intégration de la main-d'œuvre, venant en grande partie des régions les plus pauvres de la montagne, a été difficile. On notera que l'est du département a reçu ses migrants de la Lozère, des arrondissements d'Alès et du Vigan, de l'Ardèche et de l'Aveyron, c'est-à-dire de pays de « chrétienté », alors que l'ouest a reçu de forts contingents du Tarn, de l'Aude, de l'Ariège, des Pyrénées-Orientales, régions beaucoup plus divisées quant à l'attachement à l'Église. Nombre de ces immigrants des villes étaient illettrés ; ils ont contribué à la « déchristianisation » des faubourgs, ce qui est, par contraste avec le reste de la ville, plus visible à Montpellier au début du XXe siècle, qu'à Béziers, où l'anticléricalisme populaire était bien antérieur aux grands mouvements migratoires.

Le recul de l'industrie a joué dans le sens du maintien de l'influence sociale de l'aristocratie terrienne. Manufacturiers et industriels investissant leurs bénéfices dans la terre — fort logiquement, la vigne rapportant beaucoup plus et, surtout, l'industrie locale, pour diverses raisons, ne pouvant soutenir la concurrence des produits

(10) Question très mal connue encore. Le *premier* prêtre de France à avoir interrogé la Sacrée Pénitencerie est le curé de Clermont-l'Hérault en 1822. L'abbé Tailhan était un prêtre rigoriste, très sévère pour admettre à la communion, tant il redoutait le sacrilège. Pour lui, le cas du mari qui se retire « ante consummationem matrimonii » est devenu « quotidien, il se rencontre de tous côtés ». C'est le « premier témoignage francais de l'anxiété causée par l'onanisme conjugal », écrit le Pr Stengers de Bruxelles, « Les pratiques anticonceptionnelles dans le mariage aux XIXe et XXe siècles : problèmes humains et attitudes religieuses », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1972, p. 403-481.

(11) *Gavach*, de l'espagnol *gavacho*, terme de dédain appliqué aux montagnards des Pyrénées et de l'Auvergne.

du Nord — se rapprochent des grandes familles de propriétaires fonciers. Les œuvres, les écoles libres, les fabriques ont tiré profit de cette évolution. A partir de 1881, le quotidien *L'Eclair*, fondé par les notables royalistes de Montpellier, a mené le combat sur le terrain de la « bonne presse ». Mais l'absentéisme de nombreux grands notables, désertant la campagne et la petite ville, freine ou annule l'influence possible sur les populations ; la classe montante des moyens propriétaires se distingue des « Messieurs » par ses options radicales.

Au demeurant, le détachement religieux de la plaine ne s'est pas opéré de façon « mécanique ». Les môles de résistance qui apparaissent (cantons de Montagnac, de Florensac, 3e canton de Montpellier [rural] avec Pignan, la « petite Vendée » ; paroisses de Tourbes, Aumes, Saint-Pons de Mauchiens, Cazouls-les-Béziers) font ressortir les insuffisances d'une explication uniquement fondée sur l'économique et le social.

Dans le même temps, un fait culturel, la scolarisation, aurait joué dans le sens du recul de l'emprise de l'Église. Cette scolarisation, c'est ici une francisation, donc un recul de la langue d'Oc, milieu isolant propre au maintien des traditions. La pénétration du français a précédé le bouleversement de l'économie : dès 1850, dans les petits bourgs, le « patois » est regardé comme la langue de la classe inférieure, donc le signe d'une condition humiliante pour les paysans qui s'enrichissent. En grand nombre, ils renoncent à en user et cet abandon s'accompagne de celui de bien des traditions. Le mouvement régionaliste conservateur, inspiré par Mistral, va lutter en sens contraire, mais sans grand succès. Quant aux félibres « rouges », ils n'ont guère l'audience dans des partis de gauche, héritiers du Jacobinisme unitaire. Quoiqu'il en soit des persistances, le sens de l'évolution est clair : progrès social et francisation vont de pair. Or le français, c'est la langue de Voltaire... Les lumières feraient reculer les ténèbres de l'obscurantisme ? En fait, au XIXe siècle, présence à l'école signifie présence au catéchisme, matière enseignée de surcroît en classe par l'instituteur jusqu'aux lois Ferry. Le manuel du catéchisme est toujours imprimé en français. La connaissance de cette langue, le plus généralement utilisée dans les sermons, est un facteur favorable d'intériorisation de la religion (la littérature de piété est elle aussi uniquement en français). De plus, l'opposition « lumières-ténèbres » ne résiste pas à l'examen des faits : les populations au contact des protestants sont les plus tôt instruites — il y a émulation dès le XVIIe siècle —, et ceci ne s'accompagne pas du détachement religieux. Avant 1900, il ne faut d'ailleurs pas exagérer l'influence uniformisante de la culture nationale. Une sous-culture régionale en interprète les données. L'Hérault bénéficie peut-être de l'éloignement de Paris. Vers 1875, Montpellier est un centre de vie intellectuelle originale, même en français : « Mon père est introduit de plus en plus dans le monde savant de cette ville si vivante d'une vie personnelle qu'il est rare de trouver maintenant en province. » (Lettre de Netty du Boys à Mgr Dupanloup, 9 février 1874).

c) Les responsabilités propres au catholicisme lui-même ?

Pour en juger équitablement, il ne faut pas oublier la désorganisation et le trouble des esprits au début du XIXe siècle. Certes, il existera pendant près d'un demi-siècle des conditions favorables à la restauration : un milieu populaire peu atteint par des idéologies hostiles, attaché à ses traditions (enracinement, patois), au sein duquel la religiosité spontanée joue un rôle important. Mais ignorance religieuse et désordres dans l'Église sont profonds. La restauration fut lente et maladroite. Les divisions, fruits de l'intransigeance — celle des Confesseurs de la foi à l'égard des Constitutionnels — persistèrent.

Le diocèse fut médiocrement administré : trop vaste jusqu'en 1822 — le Tarn en faisait partie —, confié à trois vieillards au début de la Monarchie de Juillet (l'évêque a 74 ans en 1834 ; ses vicaires généraux, 77 et 80). Jusque vers 1835, les rangs du clergé sont clairsemés. Les jeunes prêtres ont été hâtivement formés : mettant l'accent sur la morale, ils professent un rigorisme qui mécontente (affaires de bals, au témoignage du Préfet de la Restauration lui-même). La condamnation de Lamennais leur rend plus suspectes encore les idées libérales que recueille la minorité gallicane. Clergé remuant, ne reculant pas devant le scandale public lorsqu'il s'oppose à son évêque. Or les trois premiers évêques sont absolument étrangers à la mentalité du pays. Hommes « du Nord », ils n'ont peut-être pas su faire fond sur les ressources locales pour favoriser une évolution : ainsi leur attitude vis-à-vis des Pénitents est toute de défiance et d'interdits. Ceci ne doit pas masquer les résultats positifs de la Restauration : rajeunissement du clergé (6 % seulement des prêtres ont plus de 60 ans en 1848. C'est alors la moyenne nationale) ; meilleure formation des fidèles ; efforts d'un Charles-Thomas Thibault pour être l'évêque de tous, ouvert à la question sociale. Une œuvre est en cours lorsque survient la crise politique de 1848-1851, suivie de la mutation de l'économie. La tâche est alors immense. Or, une grande partie du clergé s'absorbe dans des querelles doctrinales ou de personnes, et pendant au moins un quart de siècle (1847-1874), l'autorité est abaissée en la personne des gallicans Thibault et Le Courtier. On ne saurait minimiser ici les responsabilités romaines : à Montpellier, plus qu'ailleurs peut-être, est exacte la remarque du doyen André Latreille : « Pie IX a détruit la discipline ecclésiastique en France ». Les nonces punissent les évêques de Montpellier de ne pas être ultramontains. Ils favorisent l'action occulte du Père Emmanuel d'Alzon, protecteur né des prêtres en révolte contre leurs évêques. Quant aux Congrégations romaines, elles soutiennent tour à tour des prêtres douteux (Héry, disciple de Vintras), tarés, frivoles..., gallicans, dont le commun mérite est d'être hostiles à l'évêque. Tout se passe comme si l'essentiel ait consisté à saper l'autorité épiscopale. Dans le même temps tombent les condamnations du libéralisme et du monde moderne, qui désolent et neutralisent les catholiques libéraux, un Ramadié, curé de Saint-Jacques de Béziers ; découragent les efforts d'un Paulinier, curé de St-Roch à Montpellier, cherchant à lutter dans le monde universitaire et intellectuel contre le courant positiviste. Ce faisant beaucoup de temps a été perdu, bien des scandales ont troublé les fidèles, fourni des armes aux adversaires du catholicisme, de plus en plus nombreux. Après l'échec de la restauration monarchique et celui du 16 mai 1877, c'est-à-dire le recours à la solution politique, il ne reste que la solution du repli sur les œuvres à une Église qui condamne l'évolution de la civilisation dans son ensemble. Il y a repli sur le culte, dont la fonction est majorée par la piété ultramontaine. Pour détourner du bal, des cafés, de la rue, des mauvais journaux, de l'atelier pervers, la paroisse rassemble le troupeau fidèle pour :

1° *les cérémonies* à l'église et, autant que cela est possible hors de l'église (processions, pélerinages) ; les dévotions se multiplient, la pompe « romaine » déploie son faste. Il existait dans le Midi plus qu'ailleurs, des racines populaires à cette piété ostentatoire et luxuriante. Elle prend

appui sur la religiosité, la sensibilité ; c'est pourquoi elle réussit mieux auprès des femmes. De suspectes vers 1830, les manifestations de cette religiosité deviennent des signes de la foi, elles sont encouragées — Saint Roch devient une « industrie du zèle pastoral » — : c'était faire fond sur les aspects les plus traditionnels de la religion des campagnes ;

2° *la prédication*, qui met plus que jamais l'accent sur le refus du monde, de ses séductions et de ses attraits perfides (cf. les cantiques) : la congréganiste modèle ne connaît que deux chemins, celui de la maison paternelle et celui de l'église. Ceci n'exclut pas une tolérance plus grande que par le passé aux faiblesses des hommes (cf. le silence en matière de sexualité conjugale sous l'influence de la morale liguorienne) ;

3° *les patronages* (le premier ouvre à Sète en 1859), les persévérances, l'école chrétienne, les Cercles d'hommes les nombreuses associations de femmes et de jeunes filles, œuvres de préservation plus que de conquête, lieux de saine camaraderie ou d'édification mutuelle. Elles maintiennent un noyau d'hommes ;

4° *l'organisation d'une charité institutionnelle* aux œuvres multiples, qui traduisent dans les faits le patronage des classes élevées sur le milieu populaire. Mais les *Cercles catholiques d'ouvriers* ne recrutent, dans l'ensemble, ni de vrais ouvriers ni de vrais patrons.

Ce repli sur les œuvres et le culte coûte de gros efforts, du temps et de l'argent. Le « bon curé » de la fin du siècle est prisonnier du milieu paroissial. Un tel réseau eût supposé, d'autre part, une organisation diocésaine. Or tel n'est, généralement, pas le cas. Éparpillement, esprit particulariste, traduisent l'absence d'une pastorale concertée. La rigidité du réseau paroissial et des principes de promotion dans le clergé contribue à rendre encore plus aléatoire l'efficacité d'un système peut-être inadapté au tempérament méridional. Dans ces conditions, s'appuyer sur les notables est une absolue nécessité. Mgr de Cabrières fit un large appel aux laïcs, notables conservateurs, le plus souvent légitimistes, dont le rôle grandit à mesure que l'aide de l'État diminue ou que régresse la fidélité des masses. Avec le *Comité catholique* de Montpellier, vers 1880, l'Église s'identifie à la Contre-révolution. Le « bon journal » ne sera pas une *Croix*, mais *L'Eclair* monachiste. Mgr de Cabrières est bien l'homme de cette résistance, fondée sur une conception hiérarchique de la société et une vision statique du monde ; la défense des traditions, celles de la vieille civilisation agraire, pré-industrielle, dont il est le « mainteneur ». Conception que l'on oppose à l'idéologie du Progrès. Face à la persécution légale ou larvée, les catholiques tiennent en solide carré, dont les principaux défenseurs sont les paysans des régions traditionnelles, l'aristocratie foncière, la bourgeoisie conservatrice, qui donne au diocèse ses deux saints laïques, l'avoué Adrien Barre et le notaire Hilaire Vivarez, tous deux confrères de Saint-Vincent de Paul, alors que le modèle du patron catholique social est le manufacturier Jules Mestre, aux idées fort différentes de celles d'un Léon Harmel.

Au sein de ces élites bourgeoises et dans le jeune clergé, un vent nouveau, vers 1890, invite à une révision des méthodes d'évangélisation. Le principal représentant de cette tendance est le jeune avocat Jean Coulazou, étranger au diocèse, sorti d'un lycée, issu de la petite bourgeoisie. Il annonce le Sillon et préfigure l'Action catholique. Mais ce courant est fortement minoritaire et tenu en suspicion.

La résistance réussit localement, en effet. Elle répond fort bien aux traditions du « pays blanc », que rien ne prédispose aux accommodements. Si la majorité des hommes ne reconnaît pas la direction cléricale, du moins la grande majorité des femmes — et par elles l'enfance — s'y soumettent. Orientation pastorale qui n'a pas provoqué la ruine du catholicisme dans le Montpelliérais, comme le constatera en 1933, Gabriel Brunhes dans une lettre à Georges Goyau : « Ici, il y a de grandes ressources... de nombreuses bonnes volontés... Mais l'influence de *L'Eclair* limite la pensée de beaucoup de braves gens et les confine dans un cercle d'idées vieillottes, sans adaptation au temps présent... » Mais toute une partie du diocèse est comme abandonnée, comme s'il avait fallu faire la part du feu. Mais la conciliation avec le siècle est rendue plus malaisée encore. Des populations gagnées à l'idéologie du progrès et à la démocratie ne reconnaissent plus le modèle religieux qui leur est proposé. Il faut cependant faire une part importante à un détachement qui est le fruit d'une indifférence liée aux migrations et à l'enrichissement : une religion d'austérité convenait mal aux populations de la plaine.

Il n'est pas d'explication unique, de causes trop simples pour ne pas être simplistes. La recherche historique permet d'ordonner des séries de faits, agissant en connexion, de construire des faisceaux de causes secondes, possibles, probables. S'il fallait, comme Georges LEFEBVRE nous y invitait, « déterminer approximativement, par tâtonnements successifs, les plus importantes », nous expliquerions l'évolution constatée par :

1° la faiblesse des traditions de résistance au changement dans une partie du diocèse, autrement dit le poids de l'histoire antérieure ;

2° la virulence des transformations économiques et sociales, avec le recul des motivations naturelles de prier ;

3° les responsabilités de l'institution ecclésiale ;

4° l'action des adversaires de l'Église, rendu aisée par cet ensemble de facteurs.

Dans l'Hérault, l'âpreté des conflits fut à la mesure du rapport différent des forces en présence et de leur répartition dans l'espace. Le département a été le champ clos des affrontements entre tendances extrêmes. Les opinions modérées y paraissent sans consistance. Dès 1815, face à un catholicisme intransigeant, agissent des « radicaux » ennemis déclarés de l'Église. Michelet, dans son *Tableau de la France* l'a noté : « La conviction est forte, intolérante en Languedoc, souvent atroce, et l'incrédulité aussi. » « Vous m'avez envoyé — écrit le nouveau Procureur général en mai 1851 — dans un pays qui ne ressemble pas au reste de la France... Les populations y sont parquées en deux clans ennemis, les Blancs et les Rouges ; les opinions intermédiaires n'y forment qu'un imperceptible noyau ». « Le sang, l'action, la colère, leur montent tout de suite à la tête », dira de son côté Taine *(Notes sur la Province*, 1863-1865). La législation du soleil n'est pas la seule à rendre compte de ce tempérament régional. Tout un capital de traditions s'est constitué et sans cesse enrichi. Il explique que les catholiques héraultais aient été plus sensibles aux messages de Lamennais ou de Veuillot qu'à ceux de Montalembert ou de Léon XIII.

GÉRARD CHOLVY
(Université Paul Valéry. Montpellier).

(INFORMATION HISTORIQUE, 1973, n° 5.)

jours renouvelée engendre une stabilité économique.

A une situation provisoire le projet de rénovation implique le déplacement de la majorité des résidents actuels trop pauvres pour supporter des augmentations de charges, les habitants répondent par une sorte "d'habituation passive" qui leur fait douter de la réalisation du projet.

GOUAUX, Martine
73 581 85

Evolution des coutumes liées aux fêtes de Pâques en Conflens. Note de recherche, Université René Descartes, Paris, 1973 : 44 p. + 10.

Archives et Documents
Micro-Edition
Inst. d'Ethnologie, Musée de l'Homme

microfiche 73 00 85

Informations recueillies au cours du séjour effectué à Prades et dans les villages d'Eus et de Catllar en 1973.

(66)
dioc. Montpellier

*

En Conflens la semaine pascale du dimanche des rameaux au lundi de Pâques constitue un temps fort pour la vie sociale. Aux célébrations religieuses se superposent des coutumes et des pratiques auxquelles chacun participe avec un rôle précis à tenir. Ne serait-ce pas des réminiscences de cultes païens célébrant le renouveau de la nature (fécondité, fertilité) et renforçant la cohésion du groupe (chants, danses, festivités collectives) ?

La désaffection actuelle semble tenir entre autres causes à la position réticente de l'église à leur égard depuis Vatican II et à l'absence de prêtre originaire de la région : le clergé desservant ces villages n'est pas catalan.

L'étude porte sur Prades, petite ville de 6.500 habitants, capitale du Conflens et sur deux villages voisins, Eus et Catllar : région agricole spécialisée dans l'arboriculture (abricotier, pêcher).

Les informations fournies par l'observation directe se trouvent complétées par les récits d'informateurs âgés.

Au cours de la semaine précédant le dimanche des rameaux les adultes, de préférence les grands-parents, préparent les rameaux des enfants. Aux feuillages (laurier, romarin, olivier . . .) sont supensus des objets en sucre, chocolat, pâte d'amande qui, aujourd'hui, viennent de la patisserie. La messe des rameaux était suivie d'une procession sur la grande place. Cette dernière n'a plus lieu. Les rameaux bénis étaient déposés dans les maisons, les bâtiments et les champs ce qui n'est plus toujours le cas ; certaines ménagères les utilisent dans la cuisine.

Les lundi et mardi de la semaine sainte avaient lieu "les quarante heures" : adoration du saint sacrement assurée à tour de rôle par les quartiers, les métairies, les femmes d'abord, les hommes en dernier. Deux *masteras* (une dame et une jeune mariée) passaient dans chaque maison de leur quartier pour inviter les femmes. "Faire l'heure" c'était participer à une pénitence collective qui, aujourd'hui, est devenue plus individuelle et s'est réduite à une journée, le lundi précédent le jour des rameaux. L'office des ténèbres du jeudi saint était accompagné du "grand chahut" associé dans la mentalité collective aux désordres atmosphériques qui ont suivi la mort du Christ et au fait de "tuer le juif", ou "les démons" ou "le Bon Dieu" selon les villages. Pour ce charivari étaient utilisés les claquoirs en bois (*patrica - patroca*), une roue en bois (*rodella*). Cette manifestation qui n'est plus pratiquée depuis sept ans, était particulièrement appréciée. Le vendredi saint une procession avait lieu de l'église au cimetière. Un ordre précis en réglait la composition : en tête six pénitents (*papos*), les trois plus âgés avec la croix, les trois plus jeunes avec le *pandou* (bannière ?), deux jeunes filles (*pabordesas*) avec la vierge noire, deux jeunes mariés avec le saint sépulcre, deux jeunes hommes avec *l'ecce Homo* et des fillettes (*las tres Marias*) avec la croix.

A Eus cette procession fut continuée en l'absence du prêtre.

Ce même jour avait lieu une danse (le contrepas) exécutée par les hommes remontant semble-t-il à l'époque des représentations par les fidèles de la passion mais qui a perdu tout caractère religieux depuis le début du siècle et n'est plus connue que des hommes âgés.

Le samedi entamait la période du renouveau : bénédiction de l'eau et du feu, coutume du *sal i ous* (sel et œufs), le curé avec deux enfants de chœur passait bénir chaque maison et recevait des œufs. Le sel, coutume plus ancienne, était peut-être apporté par le prêtre ?

Chaque famille fabriquait des *bunyetes* (patisseries). Au cours de la nuit les les jeunes gens par bandes chantaient les *goigs dels ous* allant de maison en maison et recevaient les œufs et du boudin. Ces chants comme la danse n'appartenaient-ils pas aux représentations de la passion ? Bénédictions et chants ont disparus.

La messe de Pâques est suivie d'une procession de la "Vierge et du Ressuscité". La Vierge est sortie par une porte latérale, le Ressuscité par la porte centrale pour se rejoindre sur la place. A cette occasion, selon les villages les participants entamaient des dialogues chantés.

Pour clôre cette semaine l'*aplec* (réunion) du lundi de Pâques réunit les habitants de plusieurs villages à une chapelle dominant la vallée de la Têt dédiée à la Vierge ou à un saint. Après la messe c'est le repas. Chaque famille a sa place traditionnelle, on y mange "tout ce qui était interdit pendant le carême" : cochonnailles et surtout l'omelette au boudin noir (*botifarra*) cuite sur un feu de sarments. A la fin du repas les groupes familiaux se défont, tout le monde chante, boit, raconte des histoires. L'*aplec* tend à être remplacé par un repas entre jeunes précédant un bal.